

Claude Dourguin

Saint Jérôme et autres textes

SAINT JÉRÔME

La maison est vaste, étrange. Palais-église, bien plus troublante, plus subtile qu'un monastère. Intime et solennelle : Baudelaire, peut-être, l'aurait aimée. Ogives sur colonnes à fins piliers, c'est juste face à une croisée de travées que nous nous tenons, vers le fond, autre volume, de demeure celui-ci, emboîté dans le premier, les voûtes plein cintre d'un portique. Pour éclairer, centrées sous l'ogive, des fenêtres géminées — cette façon qu'ont les palais par là de cadrer le ciel —, silence sur la lumière verte où règnent des oiseaux. Les jeux d'Euclide et de la poésie pour qui, plein cadre, a posé son espace privé : singulier studiolo sur estrade et sans plafond, pupitre à deux cloisons étagères. Saint Jérôme assis, lisant. Saint Jérôme puisque des livres et, en promenade sur le pavement de majolique, le lion. Les fenêtres basses, au fond, découpent le paysage, collines, douces cultures, château, rivière et barque. L'harmonie. Le calme. L'intimité sans l'intimisme. La voie du milieu.

Jérôme autrefois est allé au désert. Là-bas, en Syrie, le monde effacé, au milieu des pierres bruits et hurlements. Jérôme assailli par tous ceux, légion, qui hantaient l'endroit, démons, femmes lascives. On nous le montre misérable, formidablement vieux. Anachorète banal : torturé. Image qui n'éveille rien, sans pouvoirs, hormis d'ennui.

A cette heure Jérôme sait et il s'adonne à la lecture, à deux pas de la plus humanisée des campagnes. Il sait l'inutilité de s'abstraire du monde, erreur sinon faute, et que nous devons habiter ici. Jérôme a consenti à l'univers : autour de lui il a posé de menus objets — boîtes, fioles, règle, plantes rares dans de belles céramiques, ce qu'il faut pour écrire, plume, encrier. D'autres fois bougeoirs, sphères, ciseaux, astrolabe. Plaisir de l'espace-vaisseau où l'on se tient, conquête studieuse, alcôve protégée. Paix du regard — les choses familières, disposées, cette ordonnance chiffre bénin de l'individu où se reconnaît —, calme des sens — chaleur du bois, confort de l'installation : l'esprit enfin disponible, encouragé. Qui peut choisir ses terrains, ses exercices, par cette attention au concret, libre. Instruit d'expérience, oui, Jérôme s'est bien gardé de la cellule du méditatif, l'aridité, le dénuement n'engendrent que des monstres, ne valent que pour les théoriciens. Lui habite

un monde où tout a une place, où chaque chose a sa place : mais l'envol des oiseaux, leurs cris au-dessus de la tête, la barque qui glisse là-bas, la respiration du chat endormi — ce monde tremble et palpite.

Choses et livres. Ces derniers un peu partout, sur les tablettes, les étagères, posés, ouverts, marqués d'un signet, pris et repris. Jérôme, homme des livres. Qui a mis sa passion dans la lecture. Sans doute a-t-il mesuré les limites de l'action et connaît-il que le livre est plus vaste : il a rejoint le pupitre où le monde s'approfondit. Ainsi, sur la maison, cette clarté qui réserve à l'ombre sa profondeur, riche, subtile — la vie à l'épreuve des livres. Érudit, savant passionnément curieux — mais non clerc rassoté, le cadre familial l'assure : trop de fantaisie, de raffinement, trop de négligé et de matières à jouissance. Perle des lettrés, *gemma clericorum* disait-on, qui a mûri son savoir entre son lion et son chat dormeur, allant et venant du pupitre aux fenêtres, s'asseyant parfois sur le banc de pierre d'encoignure d'où l'on observe si bien la campagne, les collines en progression vers le ciel, l'eau verte dont s'enchantent les arbres, la géométrie paisible des cultures à mains d'hommes : cette terre est belle qui nous fut donnée, et, de ce visible, pour naître et croître la pensée ne se sépare pas.

Dans le tableau d'Antonello da Messina le spectateur, par la trouée d'un large porche, tel un indiscret surprend Saint Jérôme dans son étude, et il demeure sur le seuil à regarder, ébloui : que tant de paix et de mystère soient concentrés là, rayonnent d'un homme. La tranquillité de Jérôme : il réunit l'extérieur et l'intérieur, enlève au monde sa sauvagerie, le lion dort, pacifique, ou se promène à pattes de velours. Échange et familiarité enfin — un fauve parmi les livres. Jérôme dans son étude, réconciliateur de l'homme et de l'univers. L'évidence du dehors, l'affirmation du dedans, mais, surtout, comme liées à la lumière, comme une disposition de l'espace, la rêverie, l'énigme. Jérôme ou l'accord. Juste engagement, il n'habite pas la clôture, ne vit pas dans l'exclusion. Jérôme ne se complaît pas à tourner et retourner les objets qui pour toujours définissent le cabinet de travail, à y ressasser le monde, ou plutôt, en l'occurrence, son microcosme. Le bonheur du retrait n'exclut pas les chances de la découverte : ce qui est dehors, de l'autre côté — la littérature païenne ou le paysage. Belle interprétation du peintre de Messine (supérieure en cela à Dürer), la demeure par succession de plans mène le regard à la clarté des lointains, l'espace est défini mais n'enclôt pas le sens, Jérôme ne s'enferme pas, il se sépare (deux cloisons seulement pour le pupitre) et se tient à l'orée — entre livres et maison, intimité et ouverture. Jérôme, enviable, parce qu'il ne réduit rien.

Retiré, non caché, il a pris ses distances, d'un lieu de rassemblement, dans la concentration de soi-même, il observe et médite. (Grande importance, toute ostentation, toute raideur bannies.) Jérôme ou la discrétion. Et tout ce qui l'accompagne est discret : les animaux — il n'aime que ceux qui rêvent en silence —, l'ameublement, l'activité.

Sur une étagère un sablier : c'est au temps fluide, continu que Jérôme a à faire, à celui-là seul. Merveille. Temps régulier qui se déverse naturellement dans l'éternité tel le fleuve dans la mer, temps sans heurts ni saccades qui précisément s'écoule : douceur du sable, d'un instant à l'autre, imperceptible, chacun de ses grains. Temps savouré de la vie plus lente, privilège, temps de l'écriture. (La saccade horlogère revient, agressive, quand justement celle-ci s'interrompt — dérangement, bataille avec les mots.)

La passion de la langue fit écrire Jérôme. On sait que les anges le rouèrent de coups pour avoir lu et relu tout Cicéron : ce chrétien ne pouvait se résoudre à lire la Bible tant la langue des prophètes le blessait. Ainsi vrai écrivain. Ne méconnaissant pas le monde, dans l'attention à ce qui le fait multiple, varié, mais des livres allant aux livres. (La tradition le présente lecteur fervent, curieux de tous les écrits, vérificateur scrupuleux.) Le menu désordre de volumes autour de lui : la circumnavigation de l'écriture.

Pas à pas, en retrait labeur efficace, et cette exigence minutieuse qui le caractérisa — dans son décor familial le goût du détail la révèle : Jérôme est d'abord un artisan. Qui se souciait de la chose faite, et si possible bien faite. Celui pour qui l'écriture est une tâche. Jérôme, loyal patron des écrivains. Et cette profondeur, ce mystère, cette évidence pourtant, ce qu'on éprouvait sans pouvoir l'expliquer comme l'une des formes les plus attachantes de la beauté, ne serait-ce pas, qui a touché le lieu, le surcroît d'être et d'intensité quand on écrit le monde ?

Les socques de bois sont au bas de l'escalier ou sous un banc, ample cape doublée de laine ou gilet de fourrure, Jérôme travaille, rêve — un Van Eyck nous le montre dans une pose somnolente, coude replié, joue dans la main, la page abandonnée —, ni dans l'universel ni dans l'absence, calfeutré pour mieux sentir et surtout mieux dire, dans le confort de sa cabane savante plein de cette adhésion calme à l'ordre du monde, il habite, seul, « l'espace heureux » de qui écrit.

NATURES REPOSÉES

C'est au revers de la peinture noble — une Vierge à l'Enfant — une humble, envoûtante image : au creux d'une niche obliquement éclairée, jaune et rouge deux œillets fleuris, trois ou quatre autres en boutons, petit bouquet pour une main d'enfant, dans un verre en guise de vase où songe un reflet candide. Ou, sur fond de ténèbres, ce compotier de pommes et pêches mêlées à peine cueillies. Réalités modestes, il a suffi qu'un peintre attentif,

ayant mis là sa piété, les désigne, d'un cadre les sépare, pour qu'elles nous comblent soudain. Non pas exactement en raison de leur beauté : d'être là seulement, neuves et familières.

La chair des fruits, le velouté de leur peau, leur teinte qui déjà en annonce le moelleux, la fine ciselure des pétales, si concrets, dont l'évidence trouble : le réel sans métaphores, dans sa force native. Ces peintures enchantent, non pas qui énumèrent la réalité, mais l'éprouvent, ici présente, sensuelle. Suspendues à une planche de bois, la perdrix de la chasse et une paire de solerets, maille et métal ; les liant, fiché en travers, un carreau gravé. Les plumes mates de la bête, leur douceur, le dégradé subtil des teintes jusqu'au blanc du ventre, le métal lisse accrochant les reflets. Rien pour justifier cet insolite assemblage sinon l'éloge de la matière, fait ici de la plus juste façon, loin des mots, avec d'autres matières, et ce signe vers les choses, bonnes à palper, à regarder — épiderme, forme, couleur. D'autres montrent la soie d'un pétale, le bombé d'une poterie, les lueurs qu'attise une carafe, tous donnent la présence, poids et épaisseur, affirment que les choses, même les plus simples — une cruche, quelques légumes —, peuvent être un spectacle, un plaisir rendu à tous les sens : si peu pour dire que le monde est délectable. Il suffit d'aller à la cuisine où sont aussi les Dieux, le vieux Grec le murmurait déjà : un lièvre suspendu par les pattes arrière, un faitout de cuivre posé : deux chaleurs, pelage épais, teinte fauve. Dialogue de campagne, dehors, dedans, feux et bois, succulences complémentaires. Une corbeille, rustique, fine vannerie, pommes, poires, posée sur l'étagère, trois fruits hors fraîchement cueillis, on voit encore les feuilles et la cassure du bois : oui, cela peut suffire — à alléger le jour, à convaincre de la vie.

Peintres sages, ceux qui sans s'encombrer d'idées, n'ayant pas pensé les choses, mais les ayant aimées, sont tombés sous le coup de leurs formes, de leurs matières et de leurs changements dans la lumière. Qui incoucieux des parades du luxe comme des compositions chargées, ont réuni des bribes du quotidien, naturel, domestique, quelques détails de notre lieu pour laisser au dehors sa respiration et que du proche au lointain se perpétue l'échange des promesses. Peintres avertis, ils surent avant d'autres que la poésie pouvait avoir gîte du côté des choses. Certains jours, en effet, point n'est besoin d'aller très loin, le plus voisin, le plus familier exalte, suscite le songe, l'approfondit en abyme. Il y faut sans raideur le peu et le plus grand espace à celui-ci laissé : en bordure de nuit le peintre dit ses dévotions. A l'iris bleu fait ciel et oiseau ; aux fruits du bel automne enlacés par les feuilles qui déjà flétrissent, chaudes rondeurs ; au doux pelage des bêtes ; à la carafe et à son vin ; à l'osier roux que l'on tresse en panier pour le don ; au raisin tout emperlé d'eau et de soleil ; au pain qui pèse dans la main et à toutes les nourritures de ce monde. Ferveur du corps et de l'âme, tant d'objets, ainsi, sacrés par la peinture.

Bassines, flambeaux, livres, assiettes, légumes, fruits des *bodegones*, fleurs,

bouteilles, boîtes : toutes ces choses sont d'ici, nous les connaissons, les avons déjà vues, et le sentiment naît pourtant de leur étrangeté, on les dirait présentes et concentrées — choses immobiles, vivant dans la maison, sur une étagère, un coin de table, une autre patience, plus énigmatique. Qu'attendent-elles ? Un regard, des doigts qui les effleureront, leur grain, leur texture palpés, caressés ? Car enfin pour quel absent ce verre où tremble le vin, cette grappe de cerises, cette perdrix ? Pour qui une main discrète et judicieuse les a-t-elle tirés de la nuit, a disposé ce don, cette offrande votive ? Face à la coupe où resplendissent les fruits solitaires, désignés, comme purifiés par la lumière, voici que l'on songe à la « mystique nourriture » du poète. Ailleurs, entre ténèbres et clarté, le pain fendu, la carafe à col étroit où rêvent trois œillets — molle retombée des tiges —, le damier sévère, ne serait-ce pas, en effet, la grâce sur les choses ?

Peut-être en cet instant où le peintre les a rencontrées les choses lui ont-elles fait signe, ont-elles pu se faire entendre. Et c'est peut-être cette autre vie, plus lente, plus confuse, enfouie, qu'il a ramenée des profondeurs. Signalant dans l'apparence des choses leur chiffre ? Exactement peints, avec une précision sur-aiguë parfois, l'œillet, l'arme, le chaudron excèdent la réalité, donnent nouvelles d'un autre monde comme s'ils venaient d'ailleurs ou y menaient : sibyllins.

A les surprendre également sur la toile ou le panneau, à voir ce monde soudain délié de l'insignifiance, on comprend que le peintre a épié les choses. Sans doute, s'approchant dans la lenteur et le silence, a-t-il attendu qu'au hasard de la lumière peu à peu elles s'éveillent, se transforment, captant un reflet, s'épaississant ailleurs d'ombre, se lient à ce qui les entoure. Dans l'intimité d'une pièce que viennent de quitter ses habitants, dans sa demi-pénombre, le rêve familial des choses laissées à elles-mêmes, les secrètes connivences qu'elles tissent, de l'évasement d'un compotier à la courbe d'un fruit, du soyeux d'un pelage au luisant d'un métal, les accords donnés, les réponses échangées. Comme si certain seuil franchi — que le peintre a su franchir — on pénétrait dans la profondeur vibrante de l'espace, où un autre relief affecte les choses, en aiguise les contours et les charge de sens, où, par privilège, on peut percevoir ce qui est entre elles, les harmoniques.

L'assiette d'étain recueille l'ombre et la lumière, transforme en volupté grave l'offre gourmande : sept gaufrettes ocre — leur finesse, leur craquant à fleur d'œil, de main ou de bouche, on ne sait ; vin — ambre rosé — et verre se concentrent sur leurs reflets — splendeur, profondeur captive ; la fiasque bien ronde, son tressage de paille si clair dans la lumière, elle, placide pour toujours, belle. Un monde décanté sort de la nuit, les choses frappées d'intensité, plus persuasives soudain avec une singulière insistance interpellent, chacune et toutes ensemble se renvoyant les formes, jeux de cercle en cercle, les éclats et les ombres — conspiration calme, magie blanche. Le regard ne se déprend pas, fasciné, éprouve sans comprendre que

les objets ici sont dotés de plus de substance qu'à l'ordinaire et, en même temps, moins habités que hantés. Ce qu'a peint le peintre, sous prétexte d'anecdote ou de décor ? L'évidence du mystère (ce pourquoi le va-et-vient entre ombre et lumière, tant de lueurs, de reflets captés), l'énergie dont rayonnent les choses. Rien de fade ni d'anodin, point d'innocence en de telles images. Une branche de groseilles, feuilles et fruits, une grappe de cerises posées à même la nappe blanche, qui sortent de l'obscurité, dense encore à l'arrière-plan, accèdent à la lumière : la vigueur surprend de ce qui se manifeste ici, il semble qu'un double plus grave se lève de ces présences limpides, par lequel dure éternellement l'instant des fruits ?

Un gibier et des armes, un bouquet, sur une table un verre et une assiette, une corbeille, poires et pommes sur une console. Les choix du peintre, les manières, d'une époque à l'autre furent bien différents. Mais en chaque tableau, que la lumière palpite à peine, tendre, nuancée, ou s'oppose en éclats plus sévères aux ténèbres, espace intime ou recueillement, en chaque tableau, toujours, — aspects, transparences, reflets des choses et rapports de l'une à l'autre — si frappants, si désirables, une sérénité, l'harmonie des profondeurs.

Nature reposée, vie tranquille disait-on, vie tacite, monde où le secret affleure dans l'ordre paisible : ne serait-ce pas qu'il est délivré de l'homme ? de ses turbulences ? Qu'il peut enfin dans l'espace vacant, le temps non troublé, se recharger — aux sources de l'énigme ? Livrées à elles-mêmes, au seuil des ténèbres les choses parlent en leur langue muette, solitaires, sans maître inventent leurs enchantements ou se contentent de murmures — capables de pacifier le lieu. En ce monde non bruyant, subtil, à l'ordonnance vite défaite, l'homme n'est admis qu'au rang de spectateur. Des peintres, seuls, pouvaient en dire, en composer — poètes géomètres, n'est-ce pas dire musiciens ? — l'écho. Ainsi, fascinantes, de sobres peintures qui abolissent le règne de l'homme, rendent visible le silence et établissent pour longtemps ses vertus lustrales. Un rêve, peut-être, ou, ailleurs entendue, une leçon de choses ?

LE TACITURNE

A Patrick Beaune

Il marche seul sur la laisse de basse mer qu'agrandit le soir, flâneur accordé au ciel, à moins qu'il se tienne derrière la fenêtre à regarder tomber la pluie, calme dans la lumière grise : sans ennui.

Connaissant les ruptures, les disgrâces et la retombée tôt ou tard de chaque élan, tenir son cap lui suffit. Guéri ou préservé du désespoir, non désa-

busé, convaincu qu'ici vaut la peine d'être traversé, avec ses glaciers sous le soleil de neuf heures, ses vallons sombres et ses arbres bienfaiteurs, il s'est installé dans le silence comme on s'assied contre un mur de pierres l'hiver au soleil, ou au bord murmurant de la fontaine à l'autre saison, — sachant le lieu où être bien, convaincu d'instinct du lieu, sans effort ni application.

La nuit installe ses grands fonds, bâillonnés le monde et ses bruits l'espace se creuse, on n'entend plus bientôt que la hulotte, cri flûté à la si longue reprise, humble appel mineur à l'orée des mystères. La nuit sourcière et favorable, puisque celui qui l'habite donna sa part de nom au taciturne. Ainsi, pour désigner l'homme qui tait les choses, une ronde, pleine désinence — image sonore des riches ténèbres.

Taciturne. Timbre chaud, le mot sonne grave, dense, enchante à être seulement prononcé : non sans raison mot musicien. Dont l'âme vibre bien. Que tient-il en réserve, celui qui le reçut pour destin ? Le silence ? Les paroles ? Sans doute homme tenace, tenant les mots, ne les laissant pas divaguer. Persuadé qu'en ce monde il faut accroître le silence : la musique naît à ce prix.

Il est cet homme qui va au jardin aux abords du soir et, adossé contre le muret, hume la terre recéleuse, porté par la paix des plantes, il est le promeneur des grèves d'hiver, il est dans les rues ce passant inabordable qui s'avance les yeux fixés sur un point de lui seul visible. Pour aimer trop les mots il se tait — toute sécheresse laissée au laconique. Insoucieux de cacher, mais las de tant d'usure et n'ayant rien à celer que ses amours. Ou, d'oreille plus fine, il ne se résigne pas au discours, perçoit vite le vacarme, souffrance pour qui de longtemps a trouvé plus d'harmonie dans les bruits de la pluie que dans les communes conversations. Et peut-être, oui, le sujet enfermé de Babel l'accable-t-il vraiment. Lui, devant les arbres, face aux nuages, a choisi de s'effacer.

Homme du dehors, homme du plein vent. Plus sensible que d'autres à l'équilibre fragile — des présences, des passages —, il n'ignore pas qu'une parole humaine, même chuchotée, fait taire le bois, et qu'une mitraille de pierres répond dans tel couloir à une cordée trop bavarde. La rumeur se trompe qui accuse l'enfermement. C'est d'aller sur les chemins, de gagner l'épais des forêts, de s'allier au ciel sur une ligne de crête qui rend assidu au silence. Marcher déleste de la parole, la montre vaine : superflue de venir après ce qui est donné, contraire à tous chants d'oiseaux et bruissements de feuillages.

Campagnes traversées, moraines escaladées, le pas lent des marcheurs — pied chaque fois sûrement placé, appui sur la terre, un instant cet ancrage, sol senti, glaise, roche ou gravier. Et le souffle qui s'accorde, régulier, ponctuel : rythme juste, exacte mesure. L'espace donne sa marque, confie son empreinte au temps intérieur. Chaque mot prononcé alors, malmène le souffle, brisure, fausse note, souffrance du rythme qui titube, signe incongru — la langue est importune au corps, autant qu'au paysage. Toute parole,

ici, banale, intolérable cuistrerie. Qui avance vers l'horizon, qui se hisse vers les sommets ne parle pas. Seuls le regard, le geste si d'aventure un compagnon — main prise, un instant bras serré, tendresses du chemin.

Aussi, formé par ses courses, il parle peu pour mieux respirer, pour suivre l'erre des songes tout au long de la journée, comme, vieilli, on met l'oreille encore contre un coquillage pour entendre la mer, par préférence. Ou bien il se plaît à la parole interrompue, fractionnée : bribes, îlots qui font échapper à la grande lassitude du discourir, et préfèrent laisser entendre. Il va, vient, disparaît, il pourrait être marin ou nomade — marqué de ce surcroît de présence, de ce signe insolite de ceux qui portent sur eux l'odeur du large, le vent des grands espaces. Indifférent sans doute aux paysages aimables comme aux féeries domestiques, il partage l'humeur des hommes qui regrettaient « trois pierres brutes, sous un ciel pluvieux, au fond d'un golfe plein d'îlots ».

Je le vois, vagabond du silence, de ses rives chiffrées que découvre le va-et-vient des heures, espaces bordiers, incertains, mouvants où se fixent les rêves, où échouent les menues épaves du jour. Avec lui le temps des après-midi de pluie, la lenteur désheuree, la lumière pâle, la profondeur alors du vert des feuillages. Tandis que baigne la maison comme une viduité paisible, que partout, sur les collines, les champs, le monde peut-être, s'effacent les aspérités. Non, ce n'est pas un secret qu'il serre. Une assurance plutôt, la saveur d'ici : homme enraciné. Par là, bien sûr, averti de la mort.

L'heure crépusculaire et sa suffisante lumière ; le suint de brume qui confond les bois au matin ; le feu qui n'en finit pas de mourir, chaos de braises incandescentes dont la brûlure fascine la nuit ; les jours de plafond bas, la part du ciel plus vaste sur la terre, ce gris de cendre épais, immobilité feutrée et le fléchissement du froid : heures d'avant la neige, désengagées du jour, bizarrement inconsistantes, qui attendent sans tension ni impatience la chute molle qui les fera exister ; ce sont là moments du taciturne.

Vingt années ou presque de revers, des entreprises militaires entre malheur et désastre, commencées sans goût, une immense fortune ruinée dans le même temps, des dettes impressionnantes. Des intrigues, des tractations, des envois d'émissaires sur l'Europe entière, amis, ennemis tous les concours utilisés sans qu'on comprenne les desseins, trois religions tour à tour embrassées, convictions tues, — toujours libre. Il dit : « Je maintiendrai ». Ou, en butte à toutes les colères, à toutes les remontrances, écrit : « Les menaces et les représentations n'ont pas le don de m'émouvoir ». Un portrait le montre à vingt-deux ans, blond, presque imberbe, le regard ferme, la gravité de l'expression dément l'âge. Vers la bouche sensuelle, ce côté sombre et résigné — calme et ténacité comme s'il était déjà au-delà de la jeunesse. La main droite a beau serrer le bâton de commandement, la gauche reposer sur le casque — si élégante —, la certitude du pouvoir fait défaut : quelque chose de sceptique, une maturité sagace peu encline à faire confiance. A la cour

de Charles Quint brillant causeur mondain, insolent qui a le goût des réparties provocantes. Puis on ne sut plus rien. Tôt il a fait le tour des vanités du langage, réaliste, insoucieux des principes, homme de terrain ; la persévérance obstinée en lui : celle du chasseur contraint au braconnage. C'est un prince allemand, il illustre par hasard le nom singulier d'un fief français qu'il n'a jamais vu, pour la cause des Pays-Bas : Guillaume d'Orange le Taciturne — beau vers d'énigme et d'enchantement autre Figure du taciturne.

Ainsi, se taire : sa façon de ne pas ajouter au désordre du monde. Présent il sait que l'on va seul, homme solide — confiance donnée à l'élémentaire —, qui aime d'expérience la réserve des choses.

Familier des saisons fraîches, d'automne ou d'hiver quand la nuit vient tôt, est-ce à vivre dans la compagnie du feu qu'il est devenu l'hôte du silence ? Tant d'heures sans mot dire avec le rêve en partage et cette inexplicable, suffisante présence qui chasse le froid du cœur, tient lieu de toutes les paroles.

Là comme ailleurs, sans contraintes le silence préservé, caressé, avec lequel s'entretenir familièrement, d'emblée à sa hauteur, et ses grandes étendues savourées.

Les landes s'accrochent aux vieux massifs où brasille le genêt, où la bruyère éteint le jour. D'autres fois sous les futaies la lumière se concentre, venue de très loin, vibrante et glauque elle tend les pièges du silence. Ou bien la mer lisse de septembre s'abandonne toute à l'été finissant, lumineuse, fragile comme les eaux du paradis. Quelqu'un traverse, contemple ces paysages, justifié : à l'aisance du pas à pas, à la lenteur, à la tranquillité de la silhouette comme qui est heureux de la journée bien engrangée, on dirait qu'il n'a pris langue qu'avec eux seuls. Privilège du Taciturne.

Claude Douguin a publié : *L'Archipel*, Solaire-Fédérop, 1984 ; *Villes Saintes*, Solaire-Fédérop, 1988 ; *La lumière des Villes*, Champ Vallon, 1990 ; « L'embellie », in *Qui-Vive, Autour de Julien Gracq*, Corti 1989. A paraître : *Lettres de l'Avent*, Champ Vallon, 1991 ; *Recours, Parinis Lorrain Seyers*, Champ Vallon 1991 ; Édition (avec B. Boie) des *Œuvres complètes de Julien Gracq*, tome II, Pléiade, Gallimard.